

# LE DERNIER TESTAMENT

de  
Carol Amen  
traduit de l'américain par  
Claire Dé



(suite de la page 45)

Slim s'est approché de l'auto pour me demander poliment : « Bonjour madame. Votre mari est-tu revenu hier soir ? »

— « Il avait prévu rester plus tard en ville. On a cru un bout de temps que... » J'ai agrippé le volant comme une bouée.

J'ai vu la douleure courir sur son visage bruné. Tom emmenait souvent à la pêche Teddy, le garçon arriéré de Slim. J'en voulais à Tom de gaspiller son précieux temps avec cet enfant-là alors que ses propres enfants le voyaient si peu. Maintenant, je regrettais d'avoir pensé ainsi.

— « Du gaz, m'dame ? »

— « C'est combien ? »

— « Gratis pour mes clients habituels », a répondu Slim. « Les cartes de crédit doivent plus valoir grand-chose. »

— « Mais je veux vous payer. C'est un commerce, pas une charité. »

— « J'ai bien pensé à ça, madame, la nuit passée. Moi pis Teddy, on a pas besoin de grand-chose. Un toit et à manger. Quand il y aura plus d'gaz, on se plantera un jardin. Pis on ira pêcher. »

Le fils de Slim dévissait tranquillement le capuchon du réservoir. Brad s'est étiré de mon côté. « Pourquoi d'abord vous avez sorti votre carabine, monsieur Stutton ? »

— « C'est pas parce que je donne mon gaz que chus fou. Y'en a qui sont venus qui voulaient le plein. Je les avais jamais vus, pis y z'ont jamais pris soin de Teddy. »

Les joues brûlantes, je lui ait dit, en choisissant mes mots avec soin :

— « J'accepte votre essence, Slim, si vous me laissez vous inviter vous et Teddy pour un bon repas. Je vous dois au moins ça. »

— « Vous me devez rien, m'dame. Vous avez déjà payé cent fois. J'espère que ce gaz-là vous servira à quelque chose. »

Retournant à la maison, nous avons remarqué un attroupement dans l'église catholique, nous sommes entrés. Du haut de la chaire, le maire soufflait et pestait. Vols de drogue dans les pharmacies. Essence vendue cent dollars le gallon chez certains détaillants. Possibilité d'invoquer la loi martiale. Il nous a aussi conseillé de ne boire que de l'eau en bouteille et de ne consommer que des conserves. J'ai eu envie d'éclater de rire. Une bombe capable de raser une ville et d'en projeter les débris cent cinquante milles plus loin pouvait sûrement creuser son chemin jusque dans mes pots d'abricots.

**Le 27 mars.** Notre arbre. Aujourd'hui, je ne peux pas écrire.

**Le 29 mars.** J'ai voulu nous changer les idées. Nous avons préparé un pique-nique et installé Scottie dans sa poussette. On avait projeté de prendre une marche jusqu'à la plage. Quand on a vu notre arbre.

Des années auparavant, des familles avaient fourni arbres et arbrisseaux pour l'embellissement des rues. Nous avions choisi un prunier, Tom l'avait lui-même transplanté. Tous les ans, avec fierté, nous regardions les saisons le fleurir, le couvrir de feuilles pourpres, l'effeuiller. Nous l'avions photographié une couple

de semaines avant, une merveille couronnée de fleurs. Quelles délicates couleurs.

Puis, l'autre jour, au sommet de la côte, nous l'avons revu. Apparemment, il avait feuilli depuis la photo mais ça ne ressemblait pas à un prunier au printemps. C'était... c'était... Des haillons brunâtres, racornis, pendaient entre les branches comme les lambeaux d'un lin-céul.

Brad et Mary Liz fixaient le prunier sans comprendre. Puis Brad a murmuré : « On va mourir aussi, hein maman ? »

Nous nous sommes serrés les uns contre les autres, en essayant de ne pas voir les feuilles cendreuse. J'ai pensé aux papiers sur les maladies contagieuses envoyés aux parents par les professeurs quand éclatait une épidémie de rougeole ou d'oreillons. Différentes maladies y étaient décrites ainsi que leur période d'incubation. Le professeur inscrivait une croix dans le carré approprié pour avertir le parent. La Nature nous avait envoyé notre prunier comme avertissement d'une dernière maladie contagieuse.

**Le 31 mars.** C'est le bébé de trois semaines de Cathy Pitkins, notre ancienne gardienne d'enfants, qui est parti le premier.

Au conseil municipal, après la prière, quelqu'un a déclaré que la mort de la petite Suzy était probablement due à une naissance difficile. Je me suis précipitée chez Cathy et son mari pour trouver la jeune mère qui pleurait doucement.

« Nous nous pensions tellement chanceux », a marmonné John. « On se disait que les bombes avaient fini de pleuvoir. Puis il a fallu que la petite Suzy tombe malade, meure. J'ai dit à Cathy qu'on était jeunes, qu'on ferait un autre bébé. »

Il a grommelé quelque chose à propos des survivants, que nous devions continuer, repeupler. Je ne me souviens pas exactement. Je le regardais parler, j'aurais voulu que le bras m'allonge, baisser moi-même ses paupières sur son regard si naïf. Indécemment. Même Brad est moins naïf que ce garçon.

« Je ne comprends pas pourquoi elle ne veut pas bavarder un peu avec vous. Elle vous admire tellement. Elle allaitait Suzy parce que vous aviez allaité les vôtres. »

— Elle allaitait ?

— Suzy n'avait pas goûté encore à une seule bouchée de céréales ou de nourriture pour bébé. Cathy était si fière d'avoir tant de lait. On lui donnait seulement de l'eau, qu'on avait bouillie avant. Est-ce que vous croyez que l'eau aussi est contaminée ? »

— Je pense que tout est contaminé, John. Essaye de reconforter Cathy. Dis-lui que sa Suzy est mieux partie. Dans quelque temps, vous comprendrez. »

**Le 2 avril.** Mary Liz est certaine d'avoir entendu aujourd'hui un rouge-gorge. Ça m'étonne.

**Le 5 avril.** Une vingtaine de personnes sont décédées, mais beaucoup plus sont malades. Les symptômes varient.

(suite à la page 68)

## Jovette Marchessault



Denyse Coulu

## LETTRE DE CALIFORNIE

Une lettre d'amour et de reconnaissance aux femmes en colère, aux semeuses d'oxygène de notre histoire.

7,95\$

## Nouvelle Optique

De fortes fièvres, des éruptions cutanées, des démangeaisons. Des nausées. Je croyais qu'on perdrait nos cheveux, mais c'est allé trop vite pour ça.

Je me doutais bien que la mort du bébé n'était qu'un signe, que le commencement. Pourtant quand les autres furent frappés, j'ai nié l'évidence, j'ai fait semblant, je me suis accrochée aux coïncidences. Il a fallu une promenade sur la plage pour me convaincre de ce que je savais déjà. Je n'ai pas raconté aux enfants ce que j'ai vu, et je n'en parlerai pas ici non plus.

**Le 8 avril.** Scottie est fiévreux. Il réclame sans cesse l'histoire de Peter Pan. Mary Liz lui chante: «Je m'envole, je m'envole, je m'envole.» Je ne peux pas les entendre. Je ne peux pas m'éloigner d'eux non plus.

**Le 9 avril.** Mary Liz et moi baignons Scottie à tour de rôle. La fièvre ne veut pas céder. Mon bébé.

La ville est décimée. Presque tous les commerces sont fermés ainsi que l'école. Le journal n'est édité qu'une fois par semaine, une seule page d'informations sur la survie. La collecte des déchets se fait irrégulièrement, à cause de la pénurie d'essence. Tous les autres services réclamant de la gazoline ou de l'électricité ont été discontinués.

Deux supermarchés et trois petites épicerie tiennent encore commerce. Les propriétaires ont inventorié et rationné les conserves avec justice. Ils nous assurent tous que nous pourrions les payer plus tard, quand tout sera redevenu normal.

Il court une rumeur selon laquelle seuls les plus jeunes et les plus vieux mourront. Certains même se sentent invulnérables.

Ab Halliday est venu faire un tour. Les Halliday ont perdu deux de leurs quatre enfants mais Ab est loin de se décourager. Il se poste devant son radio-émetteur au moins dix-huit heures par jour. Par les relais automatiques, il a trouvé des rescapés aussi loin à l'est que le Nebraska. Même s'il a constaté que la mort surgit partout, Ab s'obstine à croire que tout n'est pas perdu. J'envie sa foi.

**Le 11 avril.** Scottie est mort hier à 1 heure 30 p.m. Mary Liz, Brad et moi avons pelleté un grand trou profond dans la cour en arrière, près des massifs d'églantines fanées. L'état du cimetière est indescriptible. Monsieur Jansen est venu prier avec nous. Un prêtre catholique et lui s'occupent des funérailles de masse. À peu près sept cents jusqu'ici.

C'est drôle, je crois que monsieur Jansen nous a autant réconfortés que nous l'avons réconforté. Il est devenu un de nos intimes après l'accident mortel des parents de Tom, puis aussi durant ma dépression avant la naissance de Scottie. C'est un homme bon.

**Le 12 avril.** Treize cents personnes au moins ont rendu l'âme. Plus que la moitié de notre ville. La compagnie Beale ramasse les corps dans une ancienne

benne à ordures. Des fosses communes sont ouvertes au bulldozer à l'extrémité est de la ville. C'est comme ça depuis que le cimetière est plein.

Quand Brad et Mary Liz se chicangent pour rien, j'ai envie de leur crier par la tête: «Nous sommes en train de mourir! Pourquoi est-ce que vous ne vous aimez pas un peu plutôt?» Puis sans un mot de ma part, ils font la paix et, tranquilles, nous nous asseyons ensemble.

Depuis la mort de Scottie, Brad nous propose sans cesse des projets, des jeux, des casse-tête. Ça ne marche pas. Je ne trouve pas non plus de réconfort dans mon jardin. Mes plantes sont mortes et le seul parfum qui flotte est une puanteur affreuse, l'odeur de mort de San Francisco, du continent américain, de la Chine, de tout ce que je connais.

Puis il est venu une idée à Brad. C'est arrivé après la mort des parents de Larry, quand il s'est installé avec nous. Peut-être pour tenir son copain occupé, Brad a proposé un plan de travail pour notre rue. Il a suggéré que nous quatre, Larry et lui, Mary Liz et moi, nous visitions par équipe, tous les matins, chaque maison du voisinage.

Je ne pensais pas pouvoir passer à travers un premier face-à-face avec une femme avec qui je m'étais querellée des années avant. Nous nous étions prises aux cheveux à propos d'un ballon supposément volé par le fils de l'autre. Ça faisait dix ans au moins qu'on ne s'était pas adressé la parole. Larry et moi avions apporté un pot de soupe. Un long moment nous avons attendu dans son entrée, sous son regard hostile, puis nous l'avons suivie à l'intérieur.

Elle m'a conduite jusqu'en arrière, dans une chambre où gisait sa fille, autrefois la camarade de Mary Liz, comateuse. Un instant terrible, hors du temps. Nous avons effacé le passé, où nous nous étions montrées stupides, et le futur, qui n'existait plus. Seul le présent comptait. Deux mères impuissantes devant une enfant malade. Nous nous sommes rapprochées, serrées longtemps, pleurant et respirant au même rythme que le souffle hésitant de la petite fille.

J'ai demandé à Larry de finir la ronde sans moi. Au bout de la rue, je suis tombée sur l'herbe durcie d'un terrain vague. J'ai gratté, frappé, arraché la terre. Vomi. Hurlé. Je n'ai pas idée combien de temps. Égarée, hors de moi. Folle. Mais encore assez sage pour que les enfants ne me voient pas.

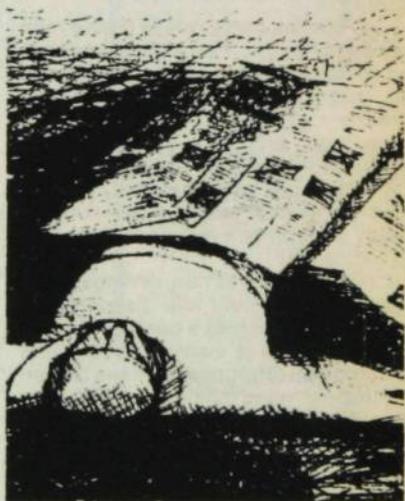
**Le 14 avril.** Les enfants et moi avons besoin de nous sentir proches les uns des autres, et Larry ne nous dérange pas. Parfois, quand on ne fait rien, un de nous raconte spontanément un souvenir de famille, une aventure, une anecdote amusante de notre passé. «Tu te souviens de la courtepoinette, dans la chambre d'ami, chez grand-maman?». «Tu te souviens du Monopoly?». «Te rappelles-tu papa?»

Nous ralentissons tous maintenant, et nous nous demandons si nous allons

continuer nos rondes. Mais, comme Mary Liz l'a remarqué, «leurs yeux s'alimentent quand nous entrons». Nous avons voté de continuer. À cause des nombreuses morts, nous avons moins de maisons à visiter, mais ça nous prend plus de temps. Nous avons ramené deux jeunes enfants dans l'ancienne chambre de Scottie. Ils n'en ont pas pour longtemps, j'en ai bien peur.

**Le 15 avril.** Autrefois le jour du rapport d'impôt. Aujourd'hui, le jour où la compagnie Beale a changé du bulldozer au feu. C'est moins difficile de flamber les cadavres que d'excaver les fosses.

**Le 24 avril.** Larry est mort subitement il y a un jour ou deux. Après avoir complété sa ronde matinale, dans l'après-midi, il s'est traîné jusqu'à son lit et il est mort. Je regrette de n'avoir pas remarqué combien ce garçon était devenu tranquille. Sa mère était mon amie, nos garçons copains depuis toujours. J'aurais aimé qu'elle sache que j'avais pris soin de Larry, mais elle a succombé trop vite.



Nous avons traîné le corps de ce gentil et silencieux garçon jusqu'au coin, pour qu'on le ramasse. Quelques vers de Millay me remontent à la mémoire

*Loin, loin, loin dans la noirceur de la tombe,*

*Paisiblement ils partent, les beaux, les gentils, les tendres;*

*Tranquillement ils partent, les savants, les esprits fins, les braves.*

Je sais. Je ne suis pas d'accord. Je ne m'y résigne pas.

C'est étrange comme je me sens proche de tous ceux et toutes celles, poètes, artisans et artisanes, travailleurs et travailleuses qui ont voulu s'exprimer, laisser une trace. Survivra-t-il quiconque pour contempler les créations de Michel-Ange, ou mes propres gribouillis?

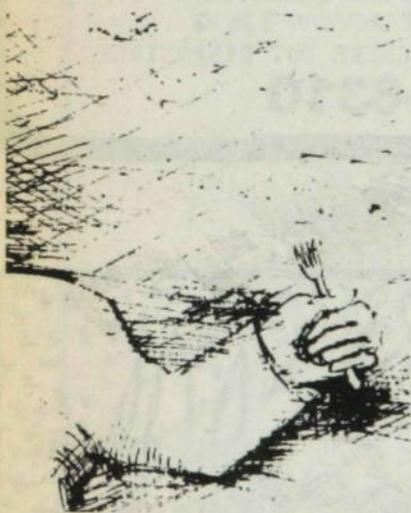
**Le 1er mai.** Mary Liz s'est écroulée aujourd'hui. Assise près d'elle j'écris, et j'ai bien l'impression que pour elle aussi la bataille sera brève. Elle veut être rassurée, je ne peux pas. J'ai été forte

avec Scottie mais je n'arrive pas à m'en durcir contre ça.

Mon aînée. Ma fille si belle. Elle promène ses doigts fiévreux sur la bordure des draps. Quand elle ne sera plus là, qui me consolera, moi? Elle me réclame un verre d'eau. Ça je peux. Elle réclame son papa. Ça je ne peux pas.

D'une de ses rondes solitaires aujourd'hui Brad a ramené un homme à la maison. Un pauvre hère dans un état pitoyable. De temps à autre il titube de son lit à la cuisine pour saisir de quoi manger et l'entasser dans sa chambre. Pourquoi refuse-t-il qu'on prenne soin de lui? Je n'ai pas de pitié à gaspiller. Brad dit que c'est mieux de l'avoir ici que de le visiter plusieurs fois par jour un bloc plus loin.

Plus tard, après un peu de repos, Brad s'est rendu chez Ab Halliday pour des nouvelles. Il ne reste personne pour conduire le camion Beale. Cette chère Betty et ses enfants ont péri. Ab nous a fait dire par Brad de venir s'installer avec lui. Il n'ose pas lâcher sa retraite.



Le fou. Ses amateurs se taisent l'un après l'autre. Et il croit encore au miracle.

Mary Liz vit-elle encore? Elle bouge si peu. Oh Tom! ai-je crié dans mon cœur. Tom c'est toi le chanceux. Tu n'auras pas vu mourir nos enfants.

Moi-même je ne vais pas bien. Difficile de se concentrer. Tout cela a-t-il un sens? Parfois je me relis et puis les mots me sautent au visage. Pourquoi ai-je écrit ça? Pourquoi ne pas garder mes forces pour autre chose? Mais je continue de me dire que ce journal est important. Mon dernier lien avec la raison, la civilisation.

**Probablement le 3 mai.** Mary Liz est disparue. Je l'ai enroulée dans un drap que j'ai tiré jusque dans la cour, sur la terre nue au-dessus de Scottie. Brad et moi on s'est assis à côté, les yeux collés à elle, attendant que la douleur s'apaise. Après une éternité Brad a commencé: «Notre Père qui êtes aux cieux...» On s'en souvenait mal, on a recommencé et recommencé. Ce Notre-Père-là a duré longtemps.

Je suis de plus en plus malade, Brad ne montre aucune défaillance. Je vais essayer de tenir le plus longtemps possible. Je peux.

Brad veut tellement agir en homme. Non, c'est un homme. Il te ressemble tant, Tom. Hier encore, juste après que Mary Liz... Je n'arrive même pas à écrire le vrai mot pour la fin de notre fille... Brad est donc sorti. Il m'a dit que monsieur Jansen est mort dernièrement. Il l'a trouvé agonisant. Jansen et lui s'étaient promis de visiter chaque maison et de prier pour les malades. Brad l'ai aidé pendant un bout de temps. Ils avaient trouvé trois personnes encore vivantes.

**Le 5 mai, je crois.** Aujourd'hui Brad est revenu de la station-service avec Teddy. Au-delà de sa déficience, il me fait penser à Scottie. Slim est mort depuis des jours et des jours. Brad m'a dit que leur maison était dans un état épouvantable.

Plus tard. Hier durant sa ronde Brad a découvert Ab comme un zombie devant sa radio. Il a dû lui donner une claque pour obtenir de lui une réaction. Ab n'avait pas laissé sa radio en quatre jours et quatre nuits. Et pendant tout ce temps, le silence.

Ça l'a achevé, Tom. Il espérait plus que quiconque. Brad m'a raconté aussi que Ab a demandé à venir ici. Il s'est levé de sa chaise. Tombé. Mort.

Brad a marché jusqu'à la maison. M'a tout décrit à propos de Ab. A admis aussi être malade. Notre vie raccourcit. J'ai pensé en finir ensemble tous les trois dans le garage. Slim espérait que cette essence-là servirait à quelque chose. Comme ça personne ne resterait seul à la fin.

Je suis allée vérifier l'auto. La batterie est encore chargée. C'est drôle comme les objets résistent mieux que les humains. Quel effort... mettre l'auto en marche. Chaque mouvement... laborieux, ralenti. Retour dans la maison pour chercher Teddy et Brad. Teddy a trouvé la canne à pêche favorite de Tom. Il la tient serrée contre sa joue. Brad est assis tout près, les yeux clos.

Je croyais que ça serait sans surprise. Puis voilà que je ne suis pas capable. De quel droit? Nous serons morts déjà assez vite. Je prie Dieu de me garder éveillée, de les prendre en premier.

Dernière inscription. Si des survivants parviennent jusqu'ici. Veux qu'ils sachent. On n'a pas agi en animaux. Tout le monde a été bon. A aidé. Essayé.

Si au moins on avait vécu aussi bien qu'on est mort.

J'aurais voulu

*Carol Amen est écrivaine, épouse, mère de famille et donne des cours d'écriture. Elle vit à Synnyvale, Californie, et ose croire que ses histoires, surtout celle-ci, changeront quelque chose quelque part.*

*Claire Dé est écrivaine, pour les mêmes raisons.*

«The Last Testament» a été publié dans le Ms d'août 1981.

## Nicole Brossard



Denyse Coutu

## PICTURE THEORY

Chanteuse d'opéra,  
écrivaine  
ou anarchiste,  
des femmes  
animent les villes  
et le dictionnaire.  
Leur parcours  
est une affirmation  
du territoire imaginaire  
des femmes.

14,95\$

Nouvelle Optique

**S**i j'ai l'air calme en commençant ceci, je ne le suis pas. Je suis plutôt... engourdie, assommée. Vidée, au bord de l'abîme. J'écris pour ne pas perdre l'esprit. Ça m'astreindra à quelque chose, une discipline. Je veux à tout prix dire ce qui s'est passé même si ça fait mal. Je veux que ce journal soit précis, ordonné.

**Le 23 mars.** Ce soir, comme je préparais le souper tout en luttant contre une certaine amertume parce que Tom m'avait téléphoné qu'il reviendrait plus tard de San Francisco, toute la Côte Est a été anéantie.

Comme d'habitude j'avais allumé la télé dans la cuisine, aux nouvelles en provenance de New York. La télé s'est éteinte avec un pop sec et un éclair. L'écran s'est noirci.

Je me suis avancée pour jouer avec les boutons, en m'attendant aux machinales excuses pour «difficultés techniques». Maintenant que j'y pense, le son aussi s'était éteint. Pas de statique, pas d'image clignotante. Rien.

Puis tout à coup un annonceur de San Francisco surexcité est apparu à l'écran. Il criait : «Écoutez ! Écoutez ! Nous avons été attaqués !» La voix de l'homme montait et descendait : «Tous les relais de radar nous le confirment. Plusieurs villes de la Côte Est sont déjà complètement détruites». La Côte Est, ai-je pensé, avec la panique qui me serrait la gorge. Mon frère... à Atlanta.

**L**es deux plus vieux, Mary Liz et Brad, regardaient la télé avec moi. Si au moins Tom avait été là. Peut-être nous aurait-il fait accroire qu'il s'agissait d'un montage, d'un truquage à la Orson Welles pour impressionner le public. Mais en les voyant agir à la télé, je ne pouvais pas me raconter d'histoire. L'annonceur était hystérique. Il répétait sans arrêt : «Représailles massives.» La famille de mon frère a-t-elle réellement disparu ?

Puis il s'est produit un deuxième éclair sur l'écran, sauf que cette fois-ci l'éclair nous enrobait aussi, une lueur étrange qui circulait, se glissait autour de nous avec des palpitations horribles. Tom ! Est-ce que San Francisco aussi... ?

Scottie, deux ans et demi, s'est mis à pleurer. Mary Liz, Brad et moi nous nous sommes élancés dehors. Brad, douze ans et beaucoup de logique, a demandé si nous devions regarder vers le sud, vers l'intense lumière. Dans cette clarté irréaliste Mary Liz, quatorze ans, le regard fixe, transfigurée, eut l'air infiniment plus vieille que moi.

J'avais toujours imaginé un champignon géant mais ça ressemblait à une montagne à l'envers. Atterrée, impuissante, je contemplais son monstrueux cratère sucer la vie là où mon mari se trouvait... Oh Tom.

D'autres explosions ont crevé l'air de loin en loin, comme autant d'échos éblouissants. Six ou sept, je crois. Scottie geignait en s'accrochant à mes jambes. D'un geste automatique, je l'ai soulevé, pris dans mes bras. Sous nos pieds le sol frémissait, se fissurait. Tremblement de terre. Oh mon Dieu, pas ça en plus ! «Papa nous rejoindra plus tard», ai-je déclaré pour nous calmer, «s'il le peut».

Nous sommes revenus à l'intérieur. Je tenais toujours Scottie serré contre moi. «Brad, prends la radio transistor, puis trouve-nous la fréquence de la Protection civile. Quelqu'un va nous expliquer ce qui se passe».

Toute ma vie j'avais cru qu'en cas de «véritable» alerte, il existerait un plan d'urgence, des instructions. Brad et moi on avait beau tortiller les boutons de la petite radio, à la recherche d'une autorité en place... Rien.

Brad s'est alors écrié : «Maman ! La radio de monsieur Halliday doit marcher encore ! Avec son générateur de secours !»

J'ai laissé un mot pour Tom, si jamais il revenait, lui faisant part de mes intentions de me rendre chez Ab et Betty, ainsi que de la date et de l'heure : le 23 mars, 7 heures 15 p.m.

**C**hez les Halliday, ça s'est déroulé comme dans un mauvais film. Les minutes, les heures s'égrenaient, les gens arrivaient, hagards. Ab était vissé à son appareil. Betty le lâchait seulement pour nous communiquer de brefs messages : «Seattle n'est plus» ou «Yuba City vient d'être rejoint : tous

sains et saufs !» La confrérie des radio-amateurs était au poste. Enfin, ce qui en restait.

«San Francisco n'est plus», dit Ab, la voix enrouée. «Toute la baie s'est enfoncée. Nous sommes juste à la limite. J'ai trouvé un seul autre amateur plus proche que nous de San Francisco. Sacramento est muet. Tout à fait muet. Toute la Californie du Sud aussi. Un gars de Twain Harte pense qu'ils ont bombardé le parc national de Yosemite. Le ciel est noir d'éclisses, il pleut des arbres et des roches. C'est une erreur, ce n'est pas une région stratégique.»

Silence de mort dans le salon. «On est chanceux, a continué Ab, on est les survivants. J'en ai capté d'autres en Californie du Nord, en Oregon. Dans des régions rurales, des petites villes. Tout ce qui n'est pas proche d'installations industrielles ou militaires. On est peut-être isolés, mais on n'est pas morts ni infirmes. On est chanceux.»

J'ai rassemblé les enfants et nous sommes revenus à la maison. Je suis restée assise des heures dans le fauteuil de Tom, près de la fenêtre, en cherchant à me souvenir. J'ai failli apercevoir l'éclat ambré dans ses yeux, sentir les petits poils raides sur le dos de ses mains. À un moment, j'ai même cru flairer son odeur si spéciale. Mais je n'arrive pas à me rappeler si nous nous sommes dit «Je t'aime» ce matin-là, vers six heures, quand il est parti.

**Le 24 mars.** Des parties de la journée s'embrouillent. Nous avons mangé. Lavé la vaisselle. Vu des amis. Craint la météo.

Le ciel est jaune foncé, presque liquide. Il fait chaud. Trop chaud pour une ville côtière du nord de la Californie en mars. J'ai peur. Je voudrais oublier les paroles de Ab : «On est chanceux».

Brad et moi avons décidé que si, par miracle, Tom était sur le chemin du retour, nous aurions besoin d'essence pour fuir plus loin. Nous nous sommes rendus chez notre garagiste habituel. La terreur m'a saisie quand j'ai vu Slim perché sur un tabouret à côté des pompes, une carabine sur les cuisses, expliquant à son fils comment remplir le réservoir d'une Chevy cabossée. J'ai songé un instant faire demi-tour mais

(suite de la page 67)